

CINÉMA(/CINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59) + LIVRES(/LIVRES,60)
+ SCÈNES(/THEATRE,28) + ARTS(/ARTS,99964) + IMAGES(/IMAGES,100296)
+ LIFESTYLE(/VOUS,15) + MODE(/MODE,99924) + BEAUTÉ(/BEAUTE,100215)
+ FOOD(/FOOD,100293)

EPICÈNE

AUTEUR, AUTEURE OU AUTRICE ? A PARIS, UNE DICTÉE D'UN GENRE NOUVEAU

Par Florian Bardou (<http://www.liberation.fr/auteur/16831-florian-bardou>)
— 21 janvier 2017 à 14:16



Une dictée en 2015 à Saint-Denis. Photo Thomas Samson. AFP

Jeudi soir était organisée à Paris une dictée pour promouvoir une manière d'écrire qui «cesse d'invisibiliser les femmes de la langue française». Libération s'est prêté à l'exercice.

On concède qu'en entrant dans l'espace Fauve, rue Saint-Sabin (Paris XIe), on ne savait pas trop à quoi s'attendre. L'«enjeu d'égalité entre les hommes et les femmes» dans le langage légitimement soulevé par l'agence d'influence Mots-clés, de Raphaël Haddad, jeune docteur en sciences de l'information qui s'est donné pour objectif de «généraliser l'écriture inclusive», allait-il s'effacer derrière l'exercice de dictée, certes ludique, mais très connoté Bernard Pivot et Académie française ? En sortant de l'espace de ventes aux enchères où était organisée la première dictée inclusive jeudi soir, il faut admettre que notre interrogation s'était en partie dissipée.

Dans la salle, à notre arrivée, une trentaine de personnes, beaucoup de femmes, attendent sagement que ladite dictée soit lue par la journaliste Audrey Pulvar(http://www.liberation.fr/medias/2008/10/22/du-cran-a-l-ecran_154783). «Etre féministe reste une revendication, clame la présentatrice télé d'entrée de jeu devant la classe éphémère. *Je suis une féministe prosélyte et le langage est une arme puissante.*» Pour l'anecdote, la veille, elle s'est encore «étranglée» devant les sous-titres français d'un épisode d'Homeland où le «Mrs President» était traduit par «Madame le Président». (http://www.liberation.fr/france/2014/10/23/mme-le-president-l-academie-persiste-et-signe-mollement_1128128)

«Se départir d'une langue phallogcentrique»

En préambule de la dictée, le promoteur de l'initiative mû par «l'idéal égalitaire» explicite ses motivations. Son but : proposer des conventions écrites, regroupées dans un Manuel d'écriture inclusive,(<http://www.ecriture-inclusive.fr/>) «de manière à se départir d'une langue phallogcentrique» et «codifiée comme tel depuis le XVIIe siècle». Autrement dit, banaliser une nouvelle forme d'écriture «qui cesse d'invisibiliser les femmes de langue française» à partir des précédents travaux du Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes(<http://next.liberation.fr/culture->

next/2015/11/05/plombiere-cheffe-sous-prefete-petit-guide-du-parler-non-sexiste_1411427) (HCEfh), de la linguiste ([décédée en octobre](http://www.parisdescartes.fr/Actualite/Deces-d-Anne-Marie-Houdebine))(<http://www.parisdescartes.fr/Actualite/Deces-d-Anne-Marie-Houdebine>) Anne-Marie Houdebine et de l'historienne féministe Eliane Viennot. «*Les représentations mentales ne sont pas les mêmes quand on utilise le générique masculin que lorsqu'on se sert de l'écriture inclusive*, précise à ce titre Haddad. *Nos conventions redonnent de la place au féminin.*»

Il en propose trois : premièrement, le fait d'accorder en genre les noms de fonctions, grades, métiers et titres (dites, «l'autrice» ou «l'auteure» et plus «l'auteur») ; deuxièmement, le fait d'utiliser à la fois le féminin et le masculin, soit par l'énumération par ordre alphabétique (écrivez «*les candidats et les candidates à l'élection présidentielle*»), soit par l'usage du point milieu («les candidat·e·s») soit par le recours à des termes épiciens (qui ne varient pas en genre) ; et enfin, le fait de ne plus utiliser ce que l'on appelle les antonomases des noms communs «Femme» et «Homme». Simple comme dire bonjour ? Pas autant qu'on ne le croit comme on le verra lors de la correction.

«Téléspectateur·rices» vs. «téléspecta.teur.trice.s»

20 heures. La dictée prononcée par Audrey Pulvar commence. Il s'agit d'un [extrait du texte de la journaliste Françoise Giroud](http://dev.fg.skilld.fr/sites/default/files/FR_145875401_GIR009_3_0763_1_0.jpg)(http://dev.fg.skilld.fr/sites/default/files/FR_145875401_GIR009_3_0763_1_0.jpg) «*La boîte à malice*», publié en décembre 1965 dans *L'Express*. La lecture de la présentatrice d'I-Télé laisse les participants se prendre au jeu : la concentration de l'audience est à son maximum. On nous prévient par ailleurs qu'il y a une vingtaine de pièges mais que «*dans l'écriture inclusive, il y a plein de manières de ne pas faire de fautes*».

C'est avec la correction qu'on entre dans le vif du sujet. Dès la première ligne, un spectateur soulève qu'il est impératif de remplacer les tout premiers mots du texte, «*Que reste-t-il ?*», par une forme plus neutre, «*Que retenons-nous ?*». Problème : ce n'était pas l'un des pièges envisagés par les dicteurs face aux élèves un poil rebelles. La correction de la dictée occasionne d'ailleurs de nombreux questionnements : faut-il modifier les termes quitte à perdre le sens initial exact d'une formule ? Si l'on privilégie l'ordre alphabétique pour énumérer le féminin et le masculin, faut-il considérer les pronoms ou les noms ? «*Il me semble que le nom est plus significatif que l'article*», soulève un participant d'une

soixantaine d'années au premier rang. Faut-il également isoler par des points milieu les radicaux féminins et masculins des noms communs, de telle sorte que «*télespecta.teur.trice.s*» soit préféré à «*télespectateur.rices*» ? Une des participantes ne souhaite pas, en tout cas, «*faire de concession au patriarcat*».

Raphaël Haddad, enjoué par les débats que génère la dictée, en reconnaît les limites, face aux libertés qu'ont prises les participants. «*Discuter, c'est ce qui fait la richesse de l'exercice, concède-t-il. Mais pour que l'écriture inclusive se généralise, il ne faut pas de règles alternatives.*» Conséquence : rares sont ceux qui ont fait des fautes en écriture inclusive. «*Chacun a le droit d'écrire comme il veut puisque en France il n'y a aucune institution qui légifère,* défend de son côté Céline, une traductrice de 39 ans, sensible à l'idée de rendre plus égalitaire la grammaire. «*L'exercice est drôle et m'amuse,* poursuit-elle. *En revanche, je préfère parler de la langue neutre ou égalitaire qui permet de mettre tout le monde sur un même pied d'égalité.*» «*C'est une bonne initiative*», renchérit Mounia, une anthropologue de 31 ans qui «*comprend la volonté d'institutionnalisation*» malgré son attachement à un certain degré de liberté linguistique.

Le compromis vient de Sylvia Duverger, doctorante en études de genre à Paris-VIII. «*Il faut proposer des conventions pour les écoles, les rédactions, les institutions, mais en même il est impératif de laisser d'autres possibilités d'écriture, par exemple le fait de queeriser certaines formules afin de ne pas figer un nombre restreint de convention*», confie la blogueuse féministe, l'une des auteures de *L'Académie contre la langue française* (éd. eXi ; 2016). Elle conclut : «*En dehors des domaines institutionnels, la langue appartient à tout le monde et on a le droit de faire ce que l'on veut avec.*» Des pistes de réflexion salutaires pour changer les usages et les mentalités.